



INSEME

Per a Cummucazione, a Fraternita è a Fede

Bulletin bimestriel, N°411, juin 2024

Association des Amis du Couvent St. François

20160 Vico, Corse

Secrétariat : Maryse NATALI : maryfrinat@yahoo.fr

Image : Saint Camille de Lellis et les malades

Fête le 14 juillet (cf. article)

Édito

« ***Dignitas infinita...*** » Une infinie dignité, tel est le titre de la déclaration du Dicastère pour la Doctrine de la Foi, élaborée après plusieurs années de travail, approuvée par le pape François, publiée le 02 avril 2024. (Les éditions du Cerf, 109 pages, 10 euros). Un livre léger, à peine 140 grammes, à glisser dans ses valises de vacances ou dans son sac de balade. Il est d'une profonde richesse pour qui veut être éclairé sur les enjeux sociétaux actuels. Elles sont si nombreuses les atteintes quotidiennes à la dignité humaine, du regard méprisant ou de la si banale agressivité sur la route, aux guerres et conflits mondiaux. La victime est devenue une personne référente dans les médias occidentaux. Le psycho-traumatisme est reconnu en accident du travail. La médecine légale a développé une branche spécifique : la victimologie. Les professionnels en contact avec le public peuvent se former à la victimologie grâce à des cours en ligne ouverts et gratuits, les MOOC (Massive Open Online Course). Écouter la plainte est un exercice délicat, évitant la victimisation. Il faut non pas une juste distance par rapport à la personne, mais une juste présence. « ***Dignitas infinita*** » offre cette dimension spirituelle de l'écoute.

L'été s'annonce : migrations des vacanciers, festivals artistiques, tour de France et autres grands événements sportifs, couronnés par les Jeux Olympiques et Para Olympiques, Paris 2024. C'est une organisation aussi gigantesque que méticuleuse, mobilisant des milliers de bénévoles, jeunes ou moins jeunes, pour faire honneur à notre pays.

La date du 15 août est le zénith de l'été, que l'on soit croyant ou non. Napoléon Ier avait fait du 15 août la date de la fête nationale et impériale. En ces temps de guerre en Europe, tandis que se rallume l'antisémitisme, pensons à deux grands saints du 20^{ième}, victimes de la barbarie nazie à Auschwitz, le franciscain polonais Maximilien Kolbe, fête le 14 août († 1941) et Édith Stein, née en Prusse, juive devenue la carmélite Thérèse Bénédicte de la Croix, fête le 9 août (†1942). Bel été à toutes et à tous. Frs. N. (1)

Saint Camille de Lellis (1550-1614) : un géant de la charité

Fête : le 14 juillet

C'est un doux prénom que celui de Camille, porté dans l'Antiquité romaine par les jeunes servants d'autel, issus des familles nobles. Voici un saint qui peut être un compagnon de vie pour un enfant du XXIème siècle : Camille de Lellis. Né en mai 1550 à Bucchianico dans le royaume de Naples, il appartient à la petite noblesse, les de Lellis. Ayant perdu sa mère alors qu'il n'a que 13 ans, il rêve de gloire militaire comme son père. Il sert au gré des circonstances aussi bien pour Venise que pour les Espagnols, contre les Turcs. Ce géant physique souffre depuis l'âge de 20 ans d'un double handicap : une plaie chronique à la jambe qui le tourmentera toute sa vie, une dépendance au jeu qui le mènera en divers métiers, jusqu'à la mendicité. Camille fait un premier pas de conversion en venant faire soigner sa plaie ulcérée à l'hôpital Saint Jacques de Rome. À son tour, il veut soulager les indigents malades. Cependant, retombant dans la frivolité et le jeu, il s'engage, pour survivre, en tant qu'ouvrier sur le chantier d'édification d'un couvent franciscain. Grâce au frère Angelo qu'il y rencontre, il saisit le vide de sa vie. Désormais Camille se voue aux soins des malades : l'hôpital Saint Jacques sera le lieu privilégié de son action. Camille voit que le service des pauvres malades laisse beaucoup à désirer, car c'est un emploi peu considéré, peu rémunéré. Il s'attelle à organiser les structures, à former des infirmiers compétents et compatissants. Philippe de Néri devient son père spirituel : il l'aide, le conseille, et l'oriente vers la prêtrise (1584). Déjà, deux ans auparavant, Camille avait fédéré quelques amis en une communauté d'hommes dédiés au service des malades par amour de Dieu. Puis ce groupe devient une congrégation de prêtres et de laïcs « serviteurs des malades ». Leur habit : une soutane noire, marquée d'une grande croix latine rouge. En 1591, de cette congrégation est issu un ordre religieux, les Camilliens. Ils ajoutent un quatrième vœu aux trois classiques : celui du soin des pauvres malades, y compris de ceux atteints de la peste. Les difficultés ne manqueront pas dans l'organisation et dans la gestion matérielle. L'ulcère chronique de la jambe est toujours là, affaiblissant Camille. Lorsqu'il meurt le 14 juillet 1614, l'ordre compte 250 frères et 15 fondations en Italie. L'influence camilienne va gagner toute l'Europe. Aujourd'hui les religieux camilliens et la Fraternité Saint Camille constituent une famille très vivante, perpétuant l'œuvre de ce grand saint. Qualifié de géant de la charité, il a été canonisé en 1746. Avec saint Jean de Dieu, il est déclaré patron des malades et des soignants. N'est-il pas un précurseur des soins palliatifs modernes, lui qui disait : « La musique que je préfère, c'est celle que font les pauvres malades lorsque l'un demande qu'on lui refasse son lit, l'autre qu'on lui rafraîchisse la langue ou qu'on lui réchauffe les pieds » ?

En Corse, au temps du père Ch.– Dominique Albini

Chacun sait l'inlassable dévouement du père Dominique Albini, pendant les presque quatre années qu'il passa en Corse, d'octobre 1835 jusqu'à son décès, à 48 ans, au matin du 20 mai 1839, au couvent de Vico.

Pour connaître précisément l'état de la Corse à cette période, nous disposons de récits de voyageurs et de deux rapports conséquents, celui de François- Guillaume Robiquet (1835) et celui d'Adolphe Blanqui (1838). Parmi les voyageurs, citons Prosper Mérimée, mais préférentiellement Gustave Flaubert. Auréolé de sa réussite au baccalauréat, le jeune Gustave reçoit comme récompense un voyage dans les Pyrénées et en Corse, en ayant pour guide, le docteur Jules Cloquet, professeur de chirurgie, ami de son père lui-même chirurgien de l'hôpital de Rouen. Les deux voyageurs débarquent à Ajaccio le 5 octobre 1840, venant de Toulon, après une traversée éprouvante. Ils visiteront la plus grande partie de l'île, reçus avec hospitalité par le préfet Jourdan à Ajaccio, par le comte Muledo et sa parenté à Guagno et à Vico, par le capitaine Laurelli qui s'avère un parfait Cicerone. La Corse et les mœurs des habitants enchantent Flaubert, qui néanmoins ne méconnaît pas la pauvreté des gens, les ravages du banditisme et de la criminalité. Il visitera avec effroi les prisons. Seule la ville de Bastia ne trouve pas grâce à ses yeux, cité que n'apprécie pas non plus les autres cantons de la Corse : « Bastia n'est pas la Corse, c'en est la honte... ». Parti le 07 octobre à 6 heures du matin d'Ajaccio, à cheval, il arrive à Guagno 10 heures plus tard, chez les Muledo. Cette excursion lui est un enchantement, même si en route il rencontre des miséreux, près de la plaine du Liamone : une femme gémissante de douleurs avec un abcès du bras, un enfant au visage jauni par les fièvres pernicieuses. Le récit complet du voyage de Flaubert est accessible sur le site Gallica de la BNF (Bibliothèque Nationale de France).

François- Guillaume Robiquet est un ingénieur en chef des Ponts et Chaussées et un statisticien (Rennes 1779- 1847). Il publie en 1835, une somme monumentale de 636 pages : **« Recherches historiques et statistiques sur la Corse »**. Cet ouvrage, également accessible sur le site de la BNF, offre une mine de renseignements dans tous les domaines : histoire, géographie physique, flore, faune, vie quotidienne. L'auteur livre une fine analyse, chiffrée, en homme de science rigoureuse qu'il est : pas de fioritures, pas non plus de préjugés, mais une réelle attention aux personnes et aux maux qui rongent la Corse. Il déplore la pauvreté de l'agriculture, l'insalubrité des plaines ravagées par ce qu'on nomme les fièvres intermittentes et pernicieuses. L'agent du paludisme ne sera découvert qu'en 1880, par Alphonse Laveran, alors médecin militaire à l'hôpital de Constantine, et qui recevra le prix Nobel de médecine en 1907. F. Robiquet détaille le banditisme, les vendettes et les crimes. Pour la période 1826-1831, le nombre de meurtres est 31,53 plus grand en Corse que sur le continent français, et celui des assassinats 13,32 fois plus élevé. Notons la précision à la virgule près ! En 1833 : 145 assassinats, en 1834 : 100 assassinats déjà dans les six premiers mois de l'année. F. Robiquet détaille les nombreuses attaques contre des particuliers, des gendarmes, des prêtres, et il cite plusieurs familles en rivalités constantes. Il souligne le travail des ouvriers saisonniers italiens, les Lucquois. Chaque année ils séjournent en Corse, du 15 novembre au 15 avril, donc en automne et en hiver. Ils accomplissent les gros travaux : défrichage, clôtures, vigne. Ils sont 1855 en 1832, de 1822 à 1830 (3)

17400 ouvriers sont venus travailler en Corse. Ils ne sont réellement payés qu'à la fin de leur séjour. Leurs journées sont pourtant très longues, du lever du jour jusqu'à 11 heures, puis de midi jusqu'à la nuit tombante. F. Robiquet s'émerveille du courage des femmes du Niolo, « les plus laborieuses et les plus industrieuses de la Corse », ainsi que de l'intelligence de beaucoup de paysans, « qui ont beaucoup plus d'idées que nos paysans du continent », « dotés d'une belle éloquence ».

F. Robiquet observe que le clergé est nombreux : il y a 2,23 plus de prêtres en Corse que sur le continent, en proportion du nombre d'habitants. Ainsi à Calvi, pour 20 000 âmes, on comptait en 1824, 235 prêtres et 69 étudiants ecclésiastiques. Si certains sont d'un vrai mérite, formés en Italie, beaucoup de prêtres dans les villages sont sans emploi et peu respectés. Son jugement est sévère : « Si tous ces ministres de l'évangile remplissaient avec zèle les devoirs de leur état, si tous prêchaient la charité et le pardon des injures, et s'efforçaient de rétablir la paix entre les familles, que d'anciennes inimités divisent, on verrait bientôt l'île changer d'aspect ». Son sentiment pour les confréries est négatif, occupées qu'elles sont à de « pompeux enterrements », mais n'ayant rien pour secourir l'indigence et le malheur, concluant : « l'esprit d'association et l'esprit religieux sont si mal dirigés ».

En 6 séances, d'octobre à décembre 1838, Adolphe Blanqui, présente à l'Institut Royal de France, son « **Rapport sur l'état économique et moral de la Corse en 1838** », un texte de 84 pages, consultable sur le site Gallica de la BNF. Jérôme- Adolphe Blanqui (1798-1854) est le frère aîné d'Auguste, révolutionnaire et anarchiste, plus connu, car beaucoup de municipalités ont dédié une rue ou un boulevard à son nom. Adolphe est, lui, un prestigieux professeur d'économie industrielle au Conservatoire des Arts et Métiers. Il est le directeur de l'École Spéciale de Commerce, il est partisan du libre-échange et royaliste. Son rapport est équilibré, reconnaissant les qualités et les défauts des Corse : « Tous les défauts de ce peuple viennent presque toujours de l'exagération d'un sentiment généreux ». Il déplore l'état des routes et chemins, le banditisme et la criminalité, le peu d'agriculture et d'industrie, l'état lamentable des zones côtières, abandonnées du fait des fièvres palustres, le peu de soins pour les maisons et les jardins, les animaux. Blanqui écrit : « Toutes les difficultés qu'on rencontre en Corse, quand il s'agit du bien public, viennent de la résistance des particuliers, de leurs rivalités haineuses, de leur esprit étroit de localité ». En économiste attentif, il suggère plusieurs projets dans les domaines de l'agriculture, de l'industrie, du développement des routes, de l'aménagement des ports. Il sait de quoi il parle, ayant parcouru à cheval plus de 100 lieues (environ 400 km), ayant visité des écoles, des hôpitaux, les prisons, de Bastia, de Sartène et de Corte. À Corte, l'horreur est à son comble. Une maison, donnée par Pascal Paoli, sert à l'étage pour l'école et les caves sont la prison. Les captifs sont entassés sans distinction d'âge, ni de criminalité. Ils ne disposent pas de paille fraîche pour s'étendre. La lumière parvient à peine par un soupirail. La salle des femmes prisonnières n'est séparée de celle des hommes que par une grille de fer à claire-voie. Blanqui achètera la liberté d'un jeune homme de 17 ans, coupable de peu, enfermé avec les assassins, retenu au-delà de sa peine, parce que sa famille ne peut pas payer l'amende. La famille sera reconnaissante à Blanqui à l'occasion d'un accident sur la route. Comme Robiquet, Blanqui a un avis négatif sur le clergé. Il estime à 1200 le nombre de prêtres pour 355 communes, « ils ne sont pas à la hauteur de la mission utile que leur ministère (4) les

appelle à remplir ». Il raconte l'histoire du bandit et meurtrier Franschinetto des environs de Sartène, soutenu par une trentaine d'ecclésiastiques. « La véritable religion des Corses, c'est l'hospitalité », écrit Blanqui, célébrant l'accueil par Mr. Padroni, maire d'Algajola. Pour Blanqui, l'établissement d'un théâtre où joue une troupe italienne a fait plus pour diminuer la criminalité que tout autre mesure. A. Blanqui plaide pour que la France n'abandonne pas la Corse. Il salue l'octroi récent de quatre millions huit cents francs pour le développement de l'île. Il est même lyrique dans les perspectives qu'il entrevoit pour l'avenir de la Corse. Il prédit « qu'avant un quart de siècle nous aurons fait une conquête plus réelle que celles qui coûtent des flots de sang ».

Il est logique que ces deux rapports, celui de Robiquet et celui de Blanqui, ne parlent pas du couvent de Vico. Celui-ci, devenu bien national en 1789, est fermé depuis 47 ans quand Mgr. Casanelli le rachète en 1836, pour y installer les OMI. Ceux-ci, arrivés un an auparavant, ont fondé le grand séminaire d'Ajaccio. Parmi ces OMI, compagnons de Dominique Albin, le père Guibert deviendra cardinal-archevêque de Paris, le père Telmon créera la mission du Canada. Charles-Dominique n'a pas eu une destinée aussi brillante dans la hiérarchie cléricale, mais il a gagné le cœur des populations qu'il a visitées. Elles le considéraient comme un saint. Il parlait l'italien, comprenait l'esprit des Corses, était proche des humbles, ayant exercé son ministère auprès des travailleurs italiens de Provence.

Les journées entourant la fête du père D. Albin, les 18, 19 et 20 mai au couvent St. François, ont permis de riches échanges avec le père Dino Tessari. Il a donné plusieurs exposés et méditations, offert généreusement son ouvrage illustré concernant le père Albin, en le dédiant avec joie. Sur les murs du déambulatoire du couvent, 25 affichettes transcrivent certaines méditations du père Albin, toujours d'actualité.

« Voulez-vous gagner l'homme le plus barbare, le plus prévenu, le plus impérieux ? Qu'il sache que vous ne parlez jamais mal de lui. »

« Soyons humbles sans bassesse, fermes sans dureté, doux sans mollesse. »

« Allons de l'avant avec courage. »

« Dieu bénira nos faibles travaux. »

« Tous nos efforts sont dignes du ciel. »

« La parole de Jésus doit être ma joie. »

« Douceur, humilité profonde. »

Des femmes et des hommes de foi

Charlotte de Vilmorin. C'est une jeune femme de 34 ans rayonnante au cours des interviews comme sur la couverture de son dernier livre : ***Ceci est mon corps*** (Ed. Grasset, mars 2024, 148 p., 16 euros). Atteinte d'une maladie neuro-musculaire génétique, handicapée depuis l'enfance, sa maladie s'est aggravée, lui faisant perdre l'usage des bras et des jambes. Elle est dirigeante d'une entreprise de matériel spécialisé pour l'accessibilité des personnes en situation de handicap. Charlotte est vierge consacrée. Elle assure : « Le vrai miracle, c'est la joie ». On lui a proposé un bras robotisé pour pallier à la perte d'autonomie, bras qui lui permettrait de manger seule. Après un temps d'essai, elle a renoncé à cet usage. Certes elle y gagnait en autonomie, mais c'était au détriment d'une perte de convivialité, de lien social. La présence d'amis et d'aidants pour l'aide aux repas a transformé un exercice délicat en un temps de partage, mieux en un moment heureux, autant pour ceux qui la servent que pour Charlotte qui reçoit cette grâce en toute simplicité.

Les Antigone de l'Évangile (Ed. Artege, mai 2024, 160p., 15 euros). L'auteur, Denis Lensel, est un journaliste qui a couvert de nombreux événements mondiaux, en Europe de l'Est, en ex-URSS, au Moyen-Orient. Il rapporte les témoignages et les portraits de 11 femmes qui ont puisé dans leur foi la force de résister à l'oppression et aux barbaries, telles que le nazisme, le goulag. Comme l'Antigone de Sophocle, elles ont défendu le caractère sacré de la vie contre la mort, contre les dictateurs et leurs sbires. Parmi elles : Tatiana Chtchipkova, Margarete Buber-Neumann, Milena Jessenska, Etty Hillesum.

Ahmed K. Ahmed n'est dans aucun livre. Il avait 79 ans, vivait dans la rue à Ajaccio. Il dormait dans une voiture. Il ne disposait que d'une maigre retraite. Bien qu'affilié à la Sécurité Sociale, il n'avait pas de mutuelle. Même la trentaine d'euros que lui aurait coûté mensuellement la Complémentaire Santé Solidaire, il ne pouvait pas la payer. Il envoyait de l'argent au pays, en Tunisie, pour son épouse et ses deux fils handicapés, 36 et 32 ans. Un cancer digestif l'a atteint, cancer peu accessible aux traitements. Dans l'été 2023, il a fait un dernier voyage au pays pour voir sa famille. Il est revenu début 2024, à Ajaccio. Il a pu alors être hospitalisé et être soutenu par des soins palliatifs. Près de la fin de sa vie, grand, amaigri, toujours souriant, il est passé à l'antenne d'accueil de jour, Stella Maris. C'est le siège de l'adresse administrative pour les personnes de la rue et c'est aussi un lieu de soutien social, médical et psychologique. Accompagné par la Croix-Rouge, il venait chercher son courrier et remercier toutes celles et ceux qui s'étaient occupés de lui. C'était en mars, en période de Ramadan. On lui a proposé un petit quelque chose à manger et à boire. Il a refusé avec un doux et grand sourire, en nous disant que pour ce qui est de Dieu, il s'arrangeait directement avec Lui, et qu'il avait confiance en Lui. Il avait les larmes aux yeux. Il nous a dit au revoir et « À - Dieu » dans une accolade d'une infinie dignité. (6)

Des temps importants en cet été 2024

Le couvent va connaître une intense activité cet été vont. Il recevra beaucoup d'estivants, des groupes, des scouts toujours prêts à rendre service et à travailler pour rénover et embellir, des associations diverses, des pèlerins.

- Le **déambulatoire exposera des tableaux et des photographies d'artistes des villages** de notre canton. Tous les 15 jours, ce seront de nouveaux exposants. Ainsi seront dévoilés les talents de beaucoup, à commencer par les pensionnaires du FAM/ Foyer d'Accueil Médicalisé de Guagno les Bains.
- **Le samedi 29 et le dimanche 30 juin : exposition-vente de très beaux ouvrages** réalisés par les membres de l'atelier des Amis du Couvent, « cartonnage, encadrement, patchwork, couture ». Une équipe de femmes aux doigts de fées, qui ne manquent pas d'humour.
- **Le 01 et le 02 août fête de la Portioncule, a Priziuncula ». Messe de secteur le dimanche**, concélébration présidée par le père Frédéric Constant, vicaire général du diocèse d'Ajaccio. Procession. À l'issue de la messe, temps convivial offert par l'Association des Amis du Couvent. Vente de gâteaux et de confitures faits maison.
Tirage de la tombola, avec de nombreux lots.
- **Les débats de l'été : quatre séances** sont prévues en des soirées des mois de juillet/août. La date et les horaires seront annoncés en fonction des disponibilités de la salle Albini.
- **Chaque mardi soir**, juillet et août, partage convivial et palabre sous le tilleul
- **Un livre de Luisella Veroli : Pudeur sauvage, Sibila Aleramo en Corse.** Éd. Albiana, 136p. 14 euros. Luisella est une grande amie du couvent, italienne amoureuse de la Corse. Elle nous conte le séjour en Corse, en 1912, de l'écrivaine, pionnière du féminisme italien Sibila Aleramo.
- **15 août, fête de l'ASSOMPTION ou de la DORMITION pour nos frères orthodoxes**
Prions Marie avec ce texte du Père Léonce de Grandmaison :

« Sainte Marie, Mère de Dieu, garde-moi un cœur d'enfant, pur et transparent comme une source ; obtenez-moi un cœur simple, qui ne savoure pas les tristesses ; un cœur magnifique à se donner, tendre à la compassion ; un cœur fidèle et généreux, qui n'oublie aucun bien et ne tienne rancune d'aucun mal. Faites-moi un cœur doux et humble, aimant sans demander de retour, joyeux de s'effacer dans un autre cœur devant votre divin Fils ; un cœur grand et indomptable, qu'aucune ingratitude ne ferme, qu'aucune indifférence ne lasse, un cœur tourmenté de la gloire de Jésus-Christ, blessé de son amour et dont la plaie ne guérisse qu'au ciel ».